

STRUGGLE FOR LIFE
AU JARDIN DES PLANTES

Habillé d'une redingote, assis pensivement dans un fauteuil, assoupi sous la pluie fine de novembre, ayant délaissé les livres qui gisent à terre et sur un banc, l'écrivain (Bernardin de Saint-Pierre) coulé dans le bronze pâli par l'oxydation médite sur ses *Études de la nature* dont il tient négligemment un volume à bout de bras tandis qu'à ses pieds jouent deux enfants, un garçon d'environ treize ans (Paul) et une fille légèrement plus jeune (Virginie) accompagnés d'un chien (Fidèle) abrités sous de larges feuilles de bananiers grasses et lustrées également coulées dans le bronze. Le monument se tient au pied d'une petite butte de forme conique d'une quinzaine de mètres de hauteur au sommet de laquelle tu accèdes par un labyrinthe à une gloriette en fer forgé, surmonté d'une sphère armillaire, qui abritait autrefois un gong actionné par un poids déclenché à midi pile grâce à la rupture d'un fil de crin brûlé sous l'action du soleil à travers une loupe. Jour après jour. Pour ainsi dire émanation de ce gracieux siècle où des philosophes querelleurs croisent au salon des dames pleines d'esprit autour de questions aussi essentielles que décider si la pudeur est qualité naturelle et si la répugnance à voir souffrir autrui précède l'institution sociale, retour de cette île aux mille et une senteurs dite de France, auréolée au milieu de son

océan comme un caillou jeté dans l'eau, à l'été 1792, nommé intendant du Jardin national des plantes et de son cabinet d'histoire naturelle, Bernardin de Saint-Pierre propose de créer à partir des débris de la ménagerie royale de Versailles un « établissement utile aux savants et aux artistes ». L'écrivain de bronze transporte avec lui ce parfum de science, d'épices et d'utopie assoiffée d'étendre les Lumières à tout l'univers. C'est entre la Seine et la montagne Sainte-Genève qu'au nom des Lumières viennent désormais s'aligner sous vitrines, pressés entre des papiers cartonnés et dans des cages métalliques, les minéraux, les végétaux et les animaux venus des différentes parties de la planète. Après mille et une aventures auxquelles ne manquent ni les épisodes guerriers ni les péripéties amoureuses parmi lesquelles est même prononcé le nom de l'impératrice Catherine II la Grande de Russie, l'écrivain de bronze tend aux générations l'image de ces deux enfants dans leur île, Paul et Virginie, que tu regardes aujourd'hui comme un médaillon de porcelaine presque effacé, un rêve baigné de larmes où se mêlent au milieu des orangers, papayers, pamplemoussiers, lataniers, palmiers, tamariniers, citronniers, calebassiers, attiers, badamiers, manguiers, goyaviers et jacquiers aux mille et une nuances de vert piquées de fleurs rouge sang, un rêve où se mêlent le retour au temps d'avant dans le bonheur d'une chaumière, ou mieux d'une simple cabane telle que les architectes d'alors commençaient à en fabriquer au sein de jardins eux aussi édeniques comme le modèle originel de l'habitation humaine, où se mêlent le retour au temps d'avant et le vœu d'une société juste et heureuse fondée sur de petites communautés vertueuses pratiquant une polyculture vivrière autarcique où tous les biens seraient communs. Au moment pile où la France entre en révolution paraît, en petit format en faveur des dames qui désirent mettre l'ouvrage dans leur poche,

cette pastorale d'où s'échappe très vite de la paternelle tutelle de leur auteur, l'écrivain de bronze, savant aux idées surannées déjà vieillissant, ressassant, répétant à qui veut l'entendre sa théorie des marées comme conséquence de la fonte alternée des glaces polaires, laquelle infirme le dogme de l'aplatissement des pôles, à moins que ce ne soit l'inverse, s'échappe très vite donc le couple d'enfants qui mène sa propre vie d'édition en édition, de traduction en traduction, de lecteur en lecteur — et surtout lectrices — et de pantomimes en comédies, de ballets en romances jusqu'à des gravures sur fond d'assiettes, motifs de papier peint, figurines de pendules, dessins d'éventails, broderies de cravates, bretelles ou châles d'indienne, timbres-poste et autres supports à partir desquels l'imagination des ressortissants de la civilisation à l'assaut de la planète prend son envol, de sorte qu'au fond de chaque vivant repose l'image maintenant bien pâlie de l'idylle enfantine de Paul et Virginie au vert paradis, leurs deux têtes charmantes renfermées durant l'ondée de pluie sous le jupon bouffant telle la coquille de l'œuf primordial composant un tableau dont tu retrouves aussi bien la copie à l'huile, maladroite, flottant dans un cadre doré trop grand et hérissé de sculptures de style rocaille, dans une salle à manger de Madras sur le golfe du Bengale. À la fin, Virginie aime mieux perdre la vie que de violer la pudeur et se transforme en étoile pure et inaltérable comme une particule de lumière. Elle n'a plus de robe ! Voyou Paul. Brave Virginie.

À l'autre bout du Jardin des plantes, au pied de la longue façade latérale de la galerie d'anatomie comparée et de paléontologie, assis sur un rocher que recouvre une peau d'ours, un autre homme de bronze, également pâli par l'oxydation, nu celui-là, sorte d'athlète aux puissantes allures, est occupé à modeler une figurine qu'il tient de la main gauche

tandis que la droite est armée d'un burin de silex. Sa coiffure relevée en chignon sur le dessus de la tête s'orne d'un coquillage. Son visage, légèrement prognathe, trahit la joie et la surprise de voir surgir sous ses doigts un mammoth miniature. Remontée du fond des âges, voici l'image exacte du *Premier artiste* façonnée par le docteur Paul Richer, professeur d'anatomie à l'École nationale des Beaux-Arts, en quête du plus beau spécimen de l'espèce humaine à même de donner corps à l'idéal formé par la science du beau. Rien de moins. Cette image exacte remontée du fond des âges par la vertu du contact, de l'empreinte, du toucher car elle procède d'un moulage sur le crâne véritable de Cro-Magnon alors récemment exhumé de sa vallée de la Vézère, tandis que le corps musculeux d'1,86 m fut exécuté à partir de son squelette. Au moment où, enfermé dans la cellule mystique de la rue de La Rochefoucauld, Gustave Moreau, qui vint pourtant jusqu'à la ménagerie du Jardin des plantes dessiner une tête de singe grimaçante, au moment où il endosse le rôle du dernier artiste, où Paul Gauguin s'enfuit vers les îles en posant la question en couleurs *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* les bas-reliefs et rondes bosses de pierre, d'os, de corne et d'ivoire aux motifs d'animaux, rennes broutant, se grattant le dos, chevaux s'élançant, ours des cavernes, mammoths, cerfs, bouquetins et même antilopes, viennent s'amalgamer à la religion de l'art avec son grand a par leur réalisme « sincère dans l'imitation de la nature » comme disaient les savants en détournant leurs regards des statuettes féminines ventrues et fessues aux sexes bivalves fendus en deux comme de juteux coquillages. Dans l'alignement de ses collections d'os et de fossiles le muséum d'histoire naturelle offrait aux ressortissants de la civilisation maîtresse de la planète une mise en scène des débuts dans le culte de la nature avec son grand n. D'où venons-nous ? Interne à l'hôpital de la

Salpêtrière, Paul Richer avait étudié de près les démoniaques dans l'art avec Jean-Martin Charcot auprès de qui vint un peu plus tard observer en détail la grande hystérie, un jeune médecin viennois qui lui aussi ramènera bientôt des fossiles en forme de symptômes du fond des âges de l'enfance et parsèmera ses récits d'images pédagogiques tirées des débuts, tels dans le développement des tendances sexuelles — buccale, anale et génitale — ces éléments fixés à des phases antérieures, comparables à ces peuples de l'aube de l'humanité, migrant sur la plaine, abandonnant en chemin des groupes qui demeurent à un stade arriéré tandis que le gros de la population poursuit sa route vers le but final. Une scène que tu dirais peinte par Fernand Cormon aux murs de l'amphithéâtre à l'entrée de la galerie d'anatomie comparée du muséum ou bien encore sur ce grand tableau, *Caïn*, montré au Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1880 et que tu peux voir au musée d'Orsay, la horde paternelle, l'homme sombre, la hache de pierre au côté, suivi de ses enfants vêtus de peaux de bêtes et fuyant Jéhovah. N'est-ce pas cela, l'évolution, la descendance de Caïn fuyant la colère de Dieu sur la plaine ? Le médecin viennois fasciné par les débuts, la terreur sacrée du tabou, cette force dangereuse qui se transmet par contact à l'instar du moulage du premier artiste, et le totem, cet ancêtre animal qui tient debout la société des hommes, le médecin viennois mettant ses pas dans celui du savant anglais Charles Darwin et de ses épigones qui avaient émis cette consolante idée suivant laquelle chaque destin individuel récapitule en accéléré l'histoire de l'espèce humaine tout entière. Alors que la boule bleue s'était rétrécie aux dimensions de la terre, le médecin viennois partait à l'abordage du continent intérieur d'où il rapporta les récits de ses découvertes mêlant le présent, le passé et le futur pour former une tresse vers l'infini du

dedans : aux débuts erre sur la plaine la horde paternelle, jusqu'à ce jour où, chassés, les fils se réunissent, massacrent le père et mangent sa chair. Alors débute la société des hommes. Le bon sauvage avait fini par assassiner son père au pied du totem comme le montrent à leur manière les images de ce film sur fond de ruines dans la jungle, *Apocalypse Now*, au cœur des ténèbres où le sacrifice de l'animal précède celui du colonel Kurtz tandis que le chanteur américain Jim Morrison déroule le phylactère où tu lis la légende de l'innocence perdue et du dernier voyage vers l'Ouest.

Dans leur quête des origines, au gré de leurs voyages, passés les émerveillements de Louis-Antoine de Bougainville à Tahiti, les savants reconnurent des spécimens vivants d'hommes fossiles, des frères de ce premier artiste restés en arrière dans l'inexorable avancée des temps vers un but ultime, des sœurs de ces Vénus callipyges telle cette jeune khoïsan baptisée Vénus hottentote, née au moment pile où la France entre en révolution, amenée depuis son Afrique du Sud en Europe l'année 1810, exploitée en qualité d'objet sexuel à Londres puis à Paris, exhibée comme curiosité en tant que spécimen de l'espèce humaine surgi de la nuit des temps, dont la petite taille, la peau brun jaune, les cheveux en grains de café, les énormes fesses (stéatopygie) et la protubérance du sexe (macronymphie) constituaient les principales qualités d'attraction populaire devant lesquelles le défilé des rires dominicains, payés trois francs, signifiaient l'effroi d'être là. Et de bientôt n'être plus là. Mais les caractères, la petite taille, la peau brun jaune, les cheveux en grains de café, les énormes fesses et la protubérance du sexe qui avaient paru aux proxénètes et exploitants de curiosités foraines des motifs propres à secouer l'imaginaire de leurs congénères, ces mêmes caractères retinrent aussi les professeurs du muséum national d'histoire naturelle qui demandèrent au préfet de

police que son cadavre soit porté aux laboratoires d'anatomie car il présentait, selon l'expression consacrée, un intérêt certain pour le progrès des connaissances humaines : si tu ouvres le premier volume d'*Histoire naturelle des mammifères* de Georges Cuvier et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire tu rencontreras aux premières pages deux gravures représentant cette « Femme de race boschismanne ». Si le premier artiste a été extirpé du fond des âges par la vertu du moulage, les formes de la Vénus hottentote furent quant à elles retenues dans le présent qui passe, empêchées de se dissoudre dans l'oubli grâce à l'empreinte moulée de l'exact volume qu'elles occupaient dans l'espace, restituées par une sculpture de plâtre peint exposée dans la galerie d'anthropologie physique de cette annexe du muséum d'histoire naturelle, le musée de l'Homme du Trocadéro (H 166 ; L 51 ; P 50 cm environ, laboratoire d'anthropologie, inv. 1603), exposée jusqu'en 1974 et aujourd'hui reléguée dans une réserve, interdite au regard, pudiquement recouverte d'un drapé ainsi qu'il convient aux Vénus, tandis que les débris de son squelette, de son cerveau et de ses organes génitaux ont retrouvé un nom propre dans le journal et chez les savants, Saartjie Baartman, ses restes maintenant inutiles à la science comme à la civilisation, devenus plus encombrants que distrayants et finalement donnés à la République d'Afrique du Sud qui les réclamait et leur fit des obsèques nationales le vendredi 9 août 2002, au village de Hankey, dans la vallée de la Gamtoos, au cours d'une cérémonie conduite par le président Thabo Mbeki et retransmise à la télévision nationale. Venue en Europe à fond de cale comme un objet de marchandise avant d'en ressortir dans un avion bleu blanc rouge Saartjie Baartman fit, par dérogation à l'article L. 52 du *Code du domaine de l'État*, l'objet de la loi n° 2002-323 du 6 mars 2002 dûment votée par l'Assemblée nationale et le Sénat car, en vertu du droit français, elle était

devenue un bien inaliénable à l'instar des cailloux de la galerie de minéralogie, des plantes de l'herbier national ou des insectes de la galerie d'entomologie. S'il arrive chaque jour que des personnes soient converties en marchandises pour leur valeur d'usage, et s'il est aussi commun que ces objets d'échange retrouvent au terme d'un procès de société leur dignité humaine, il est par contre exceptionnel que quelqu'un accomplisse le cycle des métamorphoses qui mène de l'état de personne à celui de chose à vendre puis à celui d'objet de musée définitivement inconvertible, au statut de relique intouchable sous l'aura de la science, pour enfin retrouver par la grâce d'une levée du tabou sa qualité de simple mortel.

Le premier artiste vint aussi paraît-il s'incarner dans le corps de ces autres aborigènes vivant sur la grande île d'Australie, surgie de l'océan comme un paysage du premier jour de la création, au grand désert central parsemé de plantes épineuses, dont les habitants chantaient la topographie, longtemps tenue par les savants pour un vivier exemplaire d'hommes fossiles, venu s'incarner le premier artiste ce jour où un jeune professeur de dessin, Geoffrey Bardon, nommé à Papunya, une ville ou plutôt un camp au nom de colonie utopique, aux baraquements de tôle plantés au milieu du désert ocre rouge, entre lesquels voltigent les boules de spinifex roulées par le vent, à deux cent quarante kilomètres au Nord-Ouest d'Alice Springs, le jour où ce jeune messenger de la religion de l'art invita les anciens de la population locale d'un millier et demi de personnes regroupées de force, révoltées contre le gouvernement de Canberra, à peindre sur un mur de l'école une œuvre disparue mais aujourd'hui mondialement célèbre, *Rêve de la fourmi à miel*, et leur donna des pots de peinture acrylique et des pinceaux pour transposer du sable du désert ou du grain de la peau sur la toile ou le contre-

plaqué leurs chants du temps du Rêve traduits sur des fonds sombres comme l'étendue ocre du désert en signes abstraits, points, spirales, sinusoïdes aux éclatantes couleurs acides, laissant apparaître les secrets, les mystérieuses origines du sentiment religieux, tout en les camouflant, en les enfouissant sous un brouillage de pointillés, tous ces chants pour ainsi dire extraits du temps du Rêve et consignés sur la toile dans le temps des horloges atomiques, des revendications identitaires et des biennales artistiques internationales, les récits aussitôt transformés en marchandises car c'est sous l'espèce de l'achat et de la vente que se transportent aujourd'hui les rêves. Marchands, collectionneurs, conservateurs et commissaires d'expositions accourus à Papunya pour transfigurer l'homme fossile en artiste contemporain avant que ses œuvres ne se transmuevent, au titre de patrimoine de l'humanité, en choses sacro-saintes et inaliénables accrochées aux murs des musées.

Que la terre verdisse de verdure, des herbes et des arbres qui portent semence, que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants, que les oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel et que la terre produise toutes les bestioles du sol. Ainsi avait-il dit. Puis il dit encore : faisons l'homme à notre image et qu'il domine les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. Pour ainsi dire mise en scène de la domination de celui qui s'appelle l'homme sur ce qu'il nomme la nature, le muséum d'histoire naturelle offre à tes yeux émerveillés l'image de la création, ni plus ni moins. Le long de sa galerie de minéralogie aux deux cent cinquante mille éclats de roche, de ses parterres de plantes et de fleurs aux mille et une variétés, arbres issus des graines non plus portées au gré des vents mais rap-

portées d’Afrique, d’Asie et d’Océanie dans le ventre des navires ou bien des Alpes dans les poches des savants naturalistes, de ses serres de végétaux venus d’ailleurs, aux feuilles grasses et lustrées ou hérissées d’épines en provenance du désert d’Australie, de la galerie et des laboratoires de botanique où l’herbier national renferme dans ses pages de papier cartonné sept millions cinq cent mille spécimens de la flore des cinq parties du monde, le jardin lui-même parsemé d’une population de statues à l’effigie de générations de savants et de reliques tel le cervelet de Georges Louis Leclerc comte de Buffon conservé naguère encore au pied de la galerie de l’évolution car c’est ainsi, à travers des objets de pierre, de bronze, de bois et de restes humains accordés à des récits de grands ancêtres que ton congénère se souvient de qui il est, le long de ses cages d’animaux depuis les phasmes à peine visibles dans leurs décors de feuillage jusqu’aux ours géants dans leur fosse de béton (cette ménagerie où tu respires les dernières odeurs de ferme à Paris, une survivance olfactive de fumier que tu retrouves encore seulement à l’École militaire, tôt le matin, les écuries, le manège où tournent des cavaliers en uniforme semblant sortis des pages de ce romancier français, Claude Simon, qui habitait non loin et revint souvent au Jardin des plantes) le long aussi de sa galerie d’entomologie où soixante millions de lots d’insectes, des minuscules coléoptères aux carapaces de métal aux splendides papillons dont les couleurs s’effacent au moindre toucher sont soigneusement piqués et étiquetés, le long aussi de sa galerie d’anatomie comparée et de paléontologie ornée à l’extérieur de bas-reliefs animaliers, inaugurée en avant-première de l’exposition universelle de 1900 qui donna avec un incomparable éclat le coup d’envoi du siècle d’avant alors si sûr de lui-même, où s’alignent à l’intérieur les ruines du vivant impeccablement rangées selon les prescriptions des savants

statués en suivant une nomenclature d'appartenance unifiée et binaire qui dessine de grands arbres à l'image des dynasties royales, depuis le cœlacanthe, ce grand poisson fossile vieux de trois cents millions d'années jusqu'à l'homme, c'est-à-dire toi, tandis qu'à l'étage, sous l'œil du buste du paléontologiste Albert Gaudry, le créateur de cette présentation, se dresse en triangle un troupeau de squelettes fossiles que tu dirais surgi d'un coup de la nuit des temps, depuis les poissons cuirassés, les plus anciens, enfoncés dans la nuit primordiale, jusqu'à l'homme, c'est-à-dire toi, encore toi, le plus récent, émergé dans l'éclat lumineux du présent, de sorte que le savant, lui-même pétrifié dans son buste blanc à la pointe de l'évolution, parcourt du regard l'échelle du temps, aller et retour, en un mouvement de bascule sans fin.

Et pour finir, tout cela, l'eau, l'air, la terre, les plantes, les poissons, les reptiles, les insectes, les oiseaux, les mammifères spectaculairement arrangés, scénographiés, disposés de manière à interpréter une nouvelle fois le grand récit, au tournant de l'autre siècle avec celui d'à présent, sous le règne du président François Mitterrand dont ce fut l'un des grands chantiers comme il se plaisait à dire, se glissant dans la peau des rois de France en lointain écho du roi Louis XIV et de sa ménagerie, loin sur l'arbre généalogique brisé le 21 janvier 1793, la réfection de la galerie de zoologie où, souviens-toi, la lumière blanche tombée du toit en verrière éclairait par faisceaux les belles têtes des girafes, sa réfection en galerie de l'évolution dite même Grande Galerie de l'Évolution avec des majuscules car le président Mitterrand aimait assez les majuscules et l'adjectif grand, la grande galerie de l'évolution qui récite la grande fable de la vie, dans le souvenir de cet Anglais au nom de ville d'Australie, à tête de prophète barbu, un prophète qui aurait remonté le temps, cherchant le

tourbillon de l'origine dans le fleuve du devenir, parti deux jours après la Noël 1831 pour son long voyage à bord du *Beagle*, du Cap-Vert aux forêts du Brésil, de la Terre de Feu à l'océan Pacifique, observant sur les îles Galápagos cette faune des débuts, la tortue géante et l'iguane, monstres couverts d'écailles, leurs gueules béantes ouvertes sur des dents effilées, l'œil jaune, sur fond de mer grise, de ciel flamboyant, de rochers sombres et de volcans crachant des matières orange et rouges comme sur les chromos de ton enfance, puis revenu le savant anglais sur son île de verdure et de pluie, cette île qui voit alors émerger de la mer morceau après morceau l'empire sur lequel bientôt le soleil ne se couche plus, revenu sur ses terres du Kent, gentleman farmer, observant de son œil bleu gris de savant, de collectionneur, d'éleveur et de jardinier, scrutant abeilles, alligators, ammonites, ânes, araignées, autruches, baleines, blattes, bousiers, canards, canaris, chats, chauves-souris, chevaux, chiens, cirripèdes, coqs de bruyère, coraux, coucous, crapauds, crustacés, dinons, écureuils, éléphants, faisans, le savant à quatre pattes dans la bruyère étudiant la guerre des fourmis, *Formica sanguinae* contre *Formica fuscae* au nid dévasté, la longue colonne des premières emportant leur butin de nymphes, la dernière *Formica fusca* penchée à l'extrémité d'un brin végétal, tenant entre ses mandibules une nymphe de son espèce et semblant l'image du désespoir gémissant sur son domicile ravagé, frégates, girafes, grenouilles, grives, hérons, hirondelles, lamantins, lapins, libellules, lions, loups, loutres, lucanes, marsupiaux, merles, mésanges, mouches, moutons, mulets, oies, ornithorynques, ours, oursins, perdrix, pétrels, pics, pies, pigeons (pigeons biset, pigeons bouvreuil, pigeons étourneau, pigeons hirondelle, pigeons nonnain, pigeons paon blanc, pigeons tambour, pigeons satin), poissons volants, poules d'eau, poulets, rats, sangsues, saumons, serpents,

singes, souris, taupes, vautours, verrats, zèbres, le savant anglais les observant, les scrutant, les croisant, les sélectionnant, les disséquant et écrivant un livre, le livre, le Livre, Le Livre, LE LIVRE, *The Origin of Species* : d'abord quelques notes griffonnées sur des feuilles de carnet, puis un mince cahier d'une vingtaine de feuillets, bientôt grossi en un volume de quelque deux cents pages, reprenant, corrigeant, développant durant plus de vingt années la fable merveilleuse qui donnait à tous les êtres qui peuplent la terre un ancêtre commun, éditée en 1859 mais sans cesse revue, réécrivant chapitre après chapitre, fouillant chaque paragraphe comme les vers de terre forment la terre végétale si fertile à la génération, le savant anglais remuant en tous sens phrase par phrase le terreau de la modernité, comme on disait, une fable au fond de laquelle s'apercevait enfin l'origine et dans laquelle s'engouffrait l'avenir entre la lutte pour l'existence, cette poussée irrésistible qui cherche à répandre ce qui s'appelle ordinairement la vie partout où c'est possible, à rebours de la répugnance naturelle à voir autrui souffrir, et la sélection naturelle, cette main invisible qui travaille à remodeler inlassablement les organismes sans autre but que leur survie, la fable du savoir s'érigeant ainsi qu'une barrière de corail, le savant en gentleman farmer vieillissant, son visage las d'inlassable observateur auréolé d'une mousse de barbe et de cheveux blancs, chapeau rond et sombre sur le crâne, vêtu d'une blouse de jardinier sombre, un réseau végétal bordant l'image, son regard d'observateur placide te scrutant par-delà tout le dernier siècle écoulé, son regard en gris sur cette photographie de Julia Margaret Cameron, la fable où fait parfois aussi irruption au tournant des pages la figure du sauvage dans sa nudité primitive et son ignorance, la fable bientôt reprise par les épigones du prophète anglais, bientôt coincée entre l' α et l' Ω , annexée aux assauts de la marchan-

dise tout autour de la planète sous l'espèce de l'empire maintenant triomphant, amalgamée à la religion du progrès jusque dans les rêves racistes de pureté et de domination aujourd'hui devenus inutiles et condamnés par la morale, amalgamée aussi à la promesse de ces autres prophètes barbus originaires d'Allemagne, Karl Marx et Friedrich Engels, errant de capitale en capitale et traqués par les polices d'Europe, calquant, à titre d'échantillon, la division sociale du travail sur la division physiologique du travail, à moins que ce ne fût l'inverse, jusqu'à leurs épigones, Lev Davidovitch (Trotski) Bronstein lisant avec avidité dans la prison d'Odessa en 1898 *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. D'où venons-nous ? La galerie de l'évolution met en scène le grand récit auquel viennent assister des ribambelles d'enfants conduits classe après classe, les couples alignées de leurs petites têtes conduites par un professeur droit comme un i, se penchant vers elles, racontant inlassablement la fable ouverte par l'incroyable apparition de la boule bleue à peine grosse comme le poing roulant dans l'infini du ciel il y a quatre milliards six cents millions d'années, le soleil accroché là-haut, et la non moins incroyable apparition de ce qui s'appelle ordinairement la vie, la bactérie cet un qui se divise en deux, laissant bientôt des fantômes de filaments enfermés dans les concrétions calcaires au fond des océans, amalgamées en algues bleues, puis rouges, puis brunes, puis vertes, et voici des ombres d'animaux au corps mou, rayonnants comme des soleils, emprisonnés dans la vase aux environs d'il y a six cent soixante-dix millions d'années et venus jusqu'à toi par la vertu de l'empreinte, soleils fossiles d'où sortent ensuite toutes sortes de méduses, de vers et d'éponges, alors que la verdure primordiale s'accroche à la terre ferme sous forme de mousses, de lichens,

de fougères, tandis que ton ancêtre poisson, encore lui, amorce l'incroyable sortie des eaux en venant happer l'air à la surface, par goulée pour s'en emplir le poumon encore mal distingué de l'estomac et qu'avec ses nageoires il préfigure la marche, s'accrochant à son tour à la verdure et se métamorphosant il y a quelque quatre cents millions d'années en bestioles à carapaces et autres arthropodes, ce qui signifie « qui a des pieds articulés », en une efflorescence de noms compliqués et baroques, tordant en tous sens les racines linguistiques, comme si la nature se mettait d'un coup à parler grec devant toi, et que défilent de bas en haut des strates géologiques le plus vieil amphibien, cet ichtyostega à sept doigts suivi de ces reptiles ichtyosaures à tête de lézard prolongée en un museau effilé, armé de dents coniques et pointues, aux énormes yeux, aux vertèbres plates, aux côtes grêles, au bassin petit et faible, aux membres courts, vivant dans la mer et rampant à terre en respirant l'air élastique, mais aussi ces plésiosaures qui ne possèdent qu'une fenêtre temporelle, sous laquelle se trouve une seule arcade formée à la fois par le postorbitaire, le jugal et le squamosal, dinosaures tantôt herbivores tantôt carnivores tel le tyrannosaure aux dents aiguës et tranchantes, parfois crénelées, armé de griffes et pouvant atteindre six mètres de haut, dit T. Rex, sans compter cette extraordinaire ascension vers le ciel des bêtes volantes, le ptérodactyle puis le magnifique archéopteryx, l'incroyable déploiement de plumes, de griffes et du bec emprisonnés jusqu'à ton regard par moulage, puis dans la profusion du tourbillon originel voici ces bêtes couvertes de poils et allaitant leurs petits tels ces marsupiaux et l'ornithorynque d'Australie pondue d'œufs, ainsi de suite à travers l'infini remaniement des naissances et des morts jusqu'aux traces de pas de cet australopithèque dont les deux pieds s'enfoncèrent un jour dans la glaise pour que tu te tiennes, toi, encore toi, à nouveau toi,

toujours toi, la face courte, les mains libres pendant la locomotion, en possession d'outils amovibles telles ces tablettes d'argile couvertes d'écriture en forme de coins venues du pays entre deux fleuves, tandis que sur l'échelle de la double hélice de l'ADN comme sur celle que Jacob vit grimper au ciel durant son sommeil, montent et descendent sans fin les générations innombrables comme les grains de la poussière du sol.

Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.